

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time and Temperature. Includes 'Du 1er septembre 1909' and 'Thermomètre de E. Claudel, Opticien'.

Chine et Japon.

Les nuages qui, pendant un instant, s'étaient amoncés dans le ciel de l'Extrême-Orient et pouvaient, d'un moment à l'autre, éclater et mettre aux prises les deux empires, sont à peu près dissipés.

questions, notamment celle de l'administration des zones des chemins de fer; celle du territoire dans les trois zones sur lequel s'exercerait toute surveillance étrangère ou se maintiendrait un service d'ordre; celle du service d'ordre sur le chemin de fer Antong-Moukden.

La Chine croit deviner dans la conduite du Japon à l'égard de cette dernière question, le refus du Mikado de s'associer à l'initiative Russe au sujet de l'arrangement Harbin; c'est à dire la reconnaissance entière de la souveraineté de la Chine conformément au traité de Portsmouth.

Dans le pacte consenti par la Chine et le Japon, la part la plus large, la part léonine, revient aux Japonais, semble-t-il. Ce n'est pas avant d'avoir longuement considéré la situation que les diplomates orientaux sont tombés d'accord.

Il est certain que le Japon dans ses relations avec la Chine en cette circonstance, a eu des allures d'une très grande indépendance; s'est montré d'une rigueur fermée. La Chine, elle, a été d'une faiblesse qui trahissait un peu sa faiblesse ou son désir d'éviter toute rupture avec son rival.

Le sentiment de la force rend souvent arrogant; et la justice n'est pas toujours du côté de l'arrogant. Les Flis du Ciel, avant la conclusion du pacte en question, n'ont jamais hésité cependant à protester contre les prétentions du Japon qui leur semblaient injustes.

Le théâtre et les mœurs.

Le théâtre, dit-on, est l'école des mœurs, écrit un chroniqueur parisien. Cela est vrai surtout de celui qui dirige M. David Belasco, impresario américain. M. Belasco s'étant déjà rendu célèbre en déclarant qu'il ne voulait dans sa troupe ni acteurs ni actrices divorcés.

délicieuse en Ophélie. Il ne manque plus à M. Belasco, pour parfaire sa réforme, que de l'étendre à sa clientèle. Cela ne peut tarder. Il y aurait de l'imprudence à laisser approcher d'une troupe si chaste un auditoire impur. Les spectateurs, en passant à la caisse, n'obtiendraient de billets que s'ils justifient de la régularité de leur état civil.

LES PROGRES DE LA

Marine allemande.

Paris, 19 août.

Aujourd'hui doivent commencer dans la Baltique les grandes manœuvres de la marine allemande, auxquelles ne participent pas moins de cent navires de tous rangs, sous la haute direction du prince Henri de Prusse, frère de l'Empereur.

Cent navires! Sans doute pour constituer cet effectif, l'amirauté allemande a dû rassembler d'autres unités que les unités de combat de première ligne. Elle a fait, par exemple, appel à 8 gardes-cuirassés d'un vieux modèle—qui constitueront durant les manœuvres une escadre de réserve; elle a réuni, en outre, 7 navires ou croiseurs écoles qui formeront avec un bâtiment cuirassé une escadre en quelque sorte supplémentaire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à ces bâtiments sans grande valeur militaire, mobilisés pour la circonstance et pour l'éducation des officiers ou des marins qui les montent, vient s'ajouter une importante et moderne force navale de 24 cuirassés ou croiseurs-cuirassés, répartis en trois escadres, avec 50 contre-torpilleurs ou torpilleurs groupés en cinq flottilles de dix bâtiments chacune.

Evidemment, l'Angleterre a rassemblé il y a quinze jours, dans la Tamise d'abord, puis à Cowes ensuite, une armada plus considérable par le nombre des navires. Evidemment encore, lord Charles Beresford a sciement donné à ses appréhensions une forme excessive lorsqu'il a dénoncé l'infériorité de la flotte britannique vis-à-vis de son adversaire éventuel, la flotte allemande. Mais il n'en demeure pas moins que l'on comprend l'émotion qui s'est emparée de l'opinion publique anglaise, lorsqu'il y a trois mois, à l'occasion du budget de la marine, les orateurs de l'opposition ont signalé à l'envi les progrès rapides et continus réalisés par la marine de Guillaume II.

Si les questions maritimes avaient le don—comme elles le devraient—d'intéresser le public français, nul doute que l'on se rendrait compte de l'importance de ce progrès. Nous y verrions d'ailleurs que nos voisins d'outre-Rhin sont devenus aussi redoutables pour nous sur mer qu'ils peuvent l'être sur terre. Nous y apprendrions, ensuite—et la leçon nous serait singulièrement profitable—comment un pays essentiellement terrien est arrivé, grâce à la suite dans les idées de ses gouvernements sous la poussée d'une volonté supérieure, nous apprendrions, disons nous, comment un tel pays est arrivé en quelques années à conquérir de haute lutte la seconde place parmi les grandes puissances navales.

« Quel pays, a écrit un jour M. Charles Chaumeil, le distingué

rapporteur du budget de la marine, paraissait avoir plus de raisons de se désintéresser des compétitions maritimes? Il est obligé d'entretenir à grands frais une armée formidable et, en même temps, préoccupé d'opposer au socialisme, comme un rempart, des organisations coûteuses d'assistance et de prévoyance sociales. Il n'a qu'une de ses frontières baignée par la mer et par une mer inclemente et fermée. Il ne saurait être préoccupé de défendre un empire colonial encore embryonnaire... Malgré tout, l'Allemagne a voulu une marine. Elle a vaincu la nature. Par le canal de Kiel, elle s'est ouvert une porte sur la mer libre. D'un effort systématique, elle a entrepris de disputer à l'Angleterre elle-même la maîtrise des océans.

Du 1er septembre 1909, on a appelé le «sexennat», c'est à dire son premier programme méthodique de constructions neuves, l'Allemagne n'a pas cessé d'enfler son budget naval. Il était alors de 166 millions de francs; il est maintenant de 415 millions. Depuis 1893, l'Allemagne a dépensé pour sa flotte un total de 3 milliards, 90 millions.

Mais ce n'est pas seulement pour la progression continue et régulière de ses budgets annuels que la marine allemande doit servir d'exemple et de modèle, c'est aussi, et surtout pour la méthode qu'elle a su appliquer dans son organisation générale, pour la clarté et la netteté de ses conceptions, pour la constance de sa marche vers un but défini. Cette loi du «sexennat», dont nous venons de parler, était pour elle une sorte de programme organique. Elle s'est résolument appliquée à le suivre, sans jamais s'en laisser détourner par rien—combien différente en cela d'un pays que tout le monde connaît où ce fut trop longtemps le sort des programmes navals de n'être jamais menés à bien...

Cette persévérance dans la voie tracée, cette continuité dans l'effort assigné, on en voit partout la manifestation éclatante lorsqu'on se rend compte du détail de l'organisme naval allemand. Nous avons, en France, vu naître tour à tour et acquiescer droit de cité tant de théories diverses, tant de conceptions variées que nous avons mises en chantiers, même à des époques très rapprochées, des navires fort dissemblables les uns des autres, dans lesquels le principe de l'homogénéité, si nécessaire à des bâtiments d'une même classe, n'était nullement respecté, si bien que l'on a pu dire, avec raison, que nous possédions une «marine d'échantillons».

En Allemagne, rien de pareil. Qu'on en juge par cette énumération des cuirassés qui vont précisément figurer dans les grandes manœuvres actuelles.

Ce sont d'abord les cinq navires de la classe «Kaiser», lancés de 1896 à 1899, tous pareils avec 11,152 tonnes de déplacement; les cinq «Wittelsbach», lancés de 1900 à 1903, avec 11,532 tonnes de déplacement; les cinq «Lotharingen», lancés de 1903 à 1904, avec 13,500 tonnes de déplacement; les cinq «Deutschland», lancés de 1904 à 1905 avec 13,500 tonnes de déplacement. Tous les bâtiments de chacun de ces groupes sont semblables, ils ont même armement, même protection, même vitesse, d'où résultent des avantages de toute espèce: au point de vue du prix de revient, au point de vue de la commodité de réparations ou d'entretien, au point de vue de l'utilisation en escadre. Or, il va sans dire que le principe de l'homogénéité est appliqué également aux croiseurs cuirassés ou autres.

Pour ce qui est des navires les plus récents ou à venir, la même

rigueur est observée, mais par suite de l'augmentation énorme donnée aux dimensions des navires, depuis l'avènement du type «Dreadnought», c'est-à-dire depuis la fin de la guerre russo-japonaise, les groupes de navires semblables ne sont plus que de quatre: c'est d'abord le groupe des quatre «Nassau» de 18,500 tonnes, déjà constitué, puis un groupe de quatre navires «Ersatz-Beowulf» non encore baptisés, mais en construction, qui auront 22,000 tonnes de déplacement.

Au total, à l'heure actuelle, l'Allemagne compte 38 cuirassés—c'est le chiffre fixé par la loi du «Sexennat» et 10 croiseurs cuirassés. Ceux-ci sont tous modernes, les cuirassés ne le sont pas tous. Mais la loi du remplacement des unités vieillies est en quelque sorte automatique chez nos voisins. Et d'ailleurs la production des chantiers allemands, aidés par l'usine Krupp, est telle que le moment est proche où les «Dreadnoughts», de 18,500 tonnes et plus, constitueront la grande majorité des escadres allemandes, en attendant le jour, pas très lointain non plus, où la totalité des 38 cuirassés prévus ne comprendra plus que de tels navires-géants.

Le développement de la marine est, on le sait, l'objet des plus vives préoccupations de l'Empereur. Il donne à ses marins des marques fréquentes et répétées de sa sympathie et de sa sollicitude. Il suit pendant une semaine, de 30 août au 5 septembre, les manœuvres qui vont commencer et lui duront jusqu'au 10 septembre. Elles se termineront par un escale de débarquement sur la côte de la baie d'Apertade. A l'issue des manœuvres, le prince Henri résignera le haut commandement qu'il exerce depuis tant d'années et avec une si rare distinction, pour devenir inspecteur général de la marine.

Il continuera donc à imprimer à la flotte l'heureuse impulsion qu'il n'a cessé de lui donner et qui en fait une des flottes les plus aguerries qui soient. Car tout se tient dans les choses de la marine: une flotte à de la valeur quand est bonne l'organisation générale qui a présidé à sa constitution. C'est pourquoi, encore une fois, il faut que nous prenions beaucoup modèle sur la marine allemande. Nous n'avons qu'à gagner à l'imiter. Et déjà nous devons nous féliciter de voir le nouveau ministre, l'amiral de Lappryère, s'inspirer, pour la présentation du budget qu'il prépare, du système à la fois si clair et si simple employé par l'amirauté allemande pour soumettre ses demandes de crédits au Reichstag.

Un dernier mot: lorsque nous faisons une comparaison entre la marine d'outre-Rhin et la nôtre, ne perdons pas de vue ce point capital que, de 1902 à 1909, les dépenses de la marine allemande ont progressé de 74 0/0, alors que celles de notre marine n'ont augmenté que de 6 0/0.

Que nos voisins sachent faire de l'argent qu'on leur alloue un meilleur emploi que nous, nous n'en disons rien. Mais c'est tout de même un peu parce que la dotation de leur marine est devenue plus forte que la nôtre qu'ils peuvent faire participer cent navires à leurs grandes manœuvres de cette année.

MARC LANDRY.

Lamarine et Marie-Amélie.

Au lendemain des événements de 1848, Lamarine a écrit l'histoire de cette Révolution où il avait joué un rôle prépondérant. Il existe un exemplaire de son ouvrage, annoté par la main de

Marie-Amélie. Ces notes étaient restées inédites. M. Paul Bannefon les publie dans la «Revue bleue». La reine n'y montre pas une violente animosité contre Lamarine, à peine parfois de l'ironie; le plus souvent, elle se borne à contester quelques appréciations ou à rétablir le détail des faits. Quand Lamarine reproche au roi sa ruse dans l'affaire de la duchesse de Berry, «Ce ne fut pas une ruse», écrit-elle. Les légitimistes l'accusent d'inventer une calomnie pour la dénoncer. Il fallait laisser connaître la vérité. Ce furent eux qui firent connaître une fausse calomnie. Elle n'admet pas davantage que Louis-Philippe ait humilié la France devant l'étranger, surtout devant l'Angleterre. Mais ce qui lui tient le plus au cœur, c'est le reproche adressé à la famille royale d'avoir abandonné la duchesse d'Orléans. A maintes reprises, elle répond: «Pas vrai! elle était avec nous. Hélène, dans cette douloureuse crise, ne nous a jamais quittés.» Si le roi a voulu confier la régence au duc de Nemours, et non pas à la mère du comte de Paris, c'est que le duc d'Orléans lui-même l'avait expressément ordonné, et la publication de son testament a prouvé l'exactitude des souvenirs de la reine. Lamarine, raconte-t-elle, le régime fut arraché par une impatience qui n'attendait pas la libre conviction du roi. «Que trop vrai!» s'écrie la reine. Elle ne veut pas des compliments que le poète donne à sa fermeté; quand il assure que son visage avait «quelque chose de tragique et de saint», entre l'Alhalie et la Niobé, elle met en marge un dédaigneux «Merci!» Elle n'égale pas les efforts qu'aurait faits Lamarine pour intervenir en faveur de la monarchie défaitiste. «Fausse poésie, dit-elle, mais au moins pourquoi ne l'ai-je pas employée?» Et, plus loin, elle ajoute: «Le cœur n'était que dans la poésie, l'inconséquence dans l'action.»

Le développement de la marine est, on le sait, l'objet des plus vives préoccupations de l'Empereur. Il donne à ses marins des marques fréquentes et répétées de sa sympathie et de sa sollicitude. Il suit pendant une semaine, de 30 août au 5 septembre, les manœuvres qui vont commencer et lui duront jusqu'au 10 septembre. Elles se termineront par un escale de débarquement sur la côte de la baie d'Apertade. A l'issue des manœuvres, le prince Henri résignera le haut commandement qu'il exerce depuis tant d'années et avec une si rare distinction, pour devenir inspecteur général de la marine.

Il continuera donc à imprimer à la flotte l'heureuse impulsion qu'il n'a cessé de lui donner et qui en fait une des flottes les plus aguerries qui soient. Car tout se tient dans les choses de la marine: une flotte à de la valeur quand est bonne l'organisation générale qui a présidé à sa constitution. C'est pourquoi, encore une fois, il faut que nous prenions beaucoup modèle sur la marine allemande. Nous n'avons qu'à gagner à l'imiter. Et déjà nous devons nous féliciter de voir le nouveau ministre, l'amiral de Lappryère, s'inspirer, pour la présentation du budget qu'il prépare, du système à la fois si clair et si simple employé par l'amirauté allemande pour soumettre ses demandes de crédits au Reichstag.

Un dernier mot: lorsque nous faisons une comparaison entre la marine d'outre-Rhin et la nôtre, ne perdons pas de vue ce point capital que, de 1902 à 1909, les dépenses de la marine allemande ont progressé de 74 0/0, alors que celles de notre marine n'ont augmenté que de 6 0/0.

Que nos voisins sachent faire de l'argent qu'on leur alloue un meilleur emploi que nous, nous n'en disons rien. Mais c'est tout de même un peu parce que la dotation de leur marine est devenue plus forte que la nôtre qu'ils peuvent faire participer cent navires à leurs grandes manœuvres de cette année.

MARC LANDRY.

Lamarine et Marie-Amélie.

Au lendemain des événements de 1848, Lamarine a écrit l'histoire de cette Révolution où il avait joué un rôle prépondérant. Il existe un exemplaire de son ouvrage, annoté par la main de

cité du public et tout fait préféré qu'il y aura toute chaque soir au Tulane, pendant la semaine d'ouverture.

Les billets pour les représentations de la semaine prochaine sont actuellement en vente au contrôle du théâtre.

CRESCENT.

Pour ouvrir la saison le théâtre Crescent donne «McFadden's Flat». Cette pièce dont la renommée n'est plus à faire est jouée par ses ante artistes dont trente jeunes et jolies choristes choisies pour leur talent et leur beauté.

La vente des places a commencé hier et elle a été si encourageante qu'on peut dire que la popularité du Crescent est aussi grande que jamais.

Les méfaits du prince George de Serbie.

Belgrade, Serbie, 1er septembre.—Le «Sonovo», le journal qui le premier avait accusé le prince George de Serbie d'avoir tué son valet de chambre, rapport qu'il avait causé un tel scandale que le prince héritier s'était trouvé dans l'obligation de renoncer à ses droits de succession au trône serbe, public aujourd'hui un nouvel article sensationnel.

Ce journal accuse le prince George d'avoir usé de mauvais traitements envers un chauffeur de nationalité française. Suivant ce journal le chauffeur aurait été transporté secrètement dans un hôpital de Belgrade où à l'heure actuelle il serait à l'article de la mort.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12.50 par semaine 6 mois 62.50

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 15.15 par semaine 6 mois 90.90

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraisant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: 50.00 par semaine 6 mois 300.00

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger 60.00 par semaine 6 mois 360.00

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne aux abonnés y est donc gratuite. Les personnes qui veulent y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs commandes à MANI ET PORTADA, ou par TRAITES, UN EXPRESS.

Feuilleton - L'ABELLE DE LA N. O. LE HIBOU GRAND ROMAN POLICIER PAR JAUME Ancien inspecteur principal de la Sûreté DEUXIEME PARTIE LA FILATURE XV LES PAPIERS DE M. DUPUIS (Suite.) Mais soudain, dans une poche secrète de ce portefeuille secret,

Major sentit sous ses doigts une liasse épaisse. C'était une sorte de cahier, de dix feuillets environ, attachés solidement par une agrafe américaine. Il faut croire que ce nouveau document était plus passionnant que tout ce qu'il avait trouvé jusqu'ici, car le policier s'absorba dans sa lecture au point qu'il n'entendit pas qu'on frappait à la porte, et que la voix inquiète de Mme Catherine lui disait: —Mais, monsieur, vous allez donc vous laisser périr de faim! La fermière n'osant insister s'éloigna, et Major resta seul, compulsant avec fébrilité les lettres et les télégrammes trouvés sur Dupuis, reprenant ensuite la lecture du cahier, et répétant tout haut avec un enthousiasme débordant: —Je les tiens! Je les tiens tous! Le document dont Major venait de prendre connaissance, n'était pas un simple document, c'était un plan complet sur l'organisation de la bande de «Hibou» qui groupait l'aristocratie des voleurs internationaux dans une solidarité terrible. Et dans les papiers épars sur la table, dans cette correspondance tombée comme par miracle entre ses mains, Major venait d'apprendre de quelles missions Dupuis avait été chargé en Amérique! Il savait le vrai nom de

Mme Destrée; il était au courant de l'histoire du testament! Accablé de fatigue, maintenant, mais le cœur rempli d'un bonheur sans mélange, Major se leva, rangea méticuleusement sa trouvaille précieuse, et se dirigea vers la maison du fermier, en murmurant: —Non! ce n'est pas à Paris qu'il faut aller! C'est à San-Francisco! XVI NELLY Major avait laissé passer depuis longtemps l'heure habituelle du dîner, chez les Préfontaines. Pourtant, il ne se trouva pas seul à table: le docteur Bonnin et Madame de Labouheyre, en retard également, prirent place à côté de lui, pendant que les deux filles du fermier restaient au chevet d'Antoine, en compagnie d'une garde-malade choisie par le médecin. L'interrogation muette de l'inspecteur, Bonnin répondit tout de suite: —Tout va bien! la fièvre s'est régularisée; dans quelques heures, un assoupissement profond va succéder au délire actuel, et quand le blessé se réveillera, il sera pour ainsi dire comme d'habitude! —Il n'y a donc aucun organe essentiel atteint? —Oh! pardon: le poumon droit est traversé. C'est le poumon

gauche que visait l'assassin: sans la déviation providentielle du corps de votre ami, au moment où l'Iroquois levait son couteau, le cœur était atteint, et vous n'auriez ramené qu'un cadavre! —Pauvre jeune homme! murmura Mme de Labouheyre en frissonnant. Il faudra prévenir ses parents, n'est-ce pas, monsieur? —Sans doute, madame! répondit Major. —Ils habitent New York, je crois? —Non, ils sont de Boston! dit Major, qui avait ses raisons apparentes, pour ne pas dévoiler encore l'incognito d'Antoine de Gévrier. —N'importe! s'écria le docteur; il pourra se venter qu'il revient de loin! Sans l'admirable remède que je dois aux Penax-Rouges, il m'eût été impossible de le sauver! —Aux Penax-Rouges? demanda Major avec surprise. Des remèdes de sauvages? Ils sont donc médicinaux? —Oui, à leur manière, un peu trop simpliste. Mais ils ont découvert les propriétés de plantes dont j'ai extrait les alcaloïdes dans des conditions spéciales et, au lieu du remède incertain qu'ils utilisaient, j'ai à ma disposition un spécifique—un plâtre de spécificité puissante—contre les blessures pénétrantes mortelles. C'est la quatrième fois

que je les emploie, et leur effet est constant. Le docteur parlait simplement, modestement, de ses recherches merveilleuses, comme s'il se fût agi des médicaments usuels de la pharmacie moderne. Major paraissait absorbé sur tout par son ox-tail soup, qu'il dégoûtait avec composition. Tout à coup, sans transition: —Dites-moi, docteur, si il, avez-vous entendu parler ici d'un certain Kirk Alpha? Le médecin se mit à rire: —Ah! on vous a donc entre-tenu aussi de ce personnage allégorique? —Comment, allégorique? Il n'existe pas? —Si! il existe dans l'imagination d'une partie de notre plèbe américaine. Il suffit de parler de Kirk Alpha aux petits enfants pour leur faire peur. C'est l'équivalent du Croquemitaine français! —Pas possible? Mais d'où vient cette légende? —D'où elle vient! De la bravade d'un yegg en veine de familiarité... —Pardonnez-moi! Vous dites? —Un «yegg»? C'est le nom qu'on donne aux Etats-Unis à ces vagabonds sans cesse en quête d'un mauvais coup à faire, sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans roi ni Dieu, comme dit quelque part votre sublime Victor Héggh. Un de ces malandrins, ennuyé par d'honnêtes gens, à la

façon de celui qu'on a exécuté aujourd'hui, se sera avisé de menacer de la vengeance de ce Kirk Alpha les imprudents qui l'empêchaient de voler en rond. C'est ainsi, du moins je le suppose, que la légende s'est formée. Pour les vagabonds qui volent, de même que pour les chemineaux inoffensifs, les «tramps» comme nous disons, Kirk Alpha est donc une façon de Carquois ou de Madrin (tout-puissant, invisible, invulnérable: le roi des voleurs, en un mot)! —Est-ce qu'il y a des naïfs pour croire qu'il existe? demanda Major. —Je crois bien! Mais quand j'ai voulu savoir des bonnes gens qui m'en parlaient, où git ce Kirk Alpha, jamais personne n'a pu me satisfaire... Cela vous étonne? C'est que les Américains, si pratiques ont, vous le savez bien, leurs côtés de mysticisme et même de superstition! En fait de légendes, de contes, d'histoires fantastiques nous n'avons rien à vous envier, soyez-en sûr! —Je comprends! dit Major. Alors tous les orimes dont on ne trouve pas les coupables, tous les malheurs étranges, toutes les aventures inexplicables sont mises sur le compte de Kirk Alpha! —C'est cela même! En voilà un qui a des méfaits à son actif! —Et vous, madame, reprit le policier en s'adressant à Mme de Labouheyre, vous n'avez ja-

mais en à souffrir de ce redoutable personnage? A cette question directe, la vaillante femme ne répondit pas. Mais elle devint si pâle que Major en eut pitié. —Pardonnez-moi! dit-il doucement. Je ne devrais pas oublier que vous êtes mal remise des émotions de cette terrible journée, et qu'à votre place, bien des Françaises en auraient pour un mois à rester au lit, au lieu que vous, je vous ai vu s'échapper aux mains d'un assassin pour aller veiller auprès d'un blessé! Mme de Labouheyre fut touchée par ces franches paroles. Une lueur, un instant, brilla dans ses yeux, restés si expressifs, mais elle s'éteignit vite. Major devint qu'elle était sur le point de parler, mais qu'elle surmontait son désir de confidences pour des motifs dont elle seule pouvait apprécier le valeur. Elle répondit néanmoins: —N'êtes-vous pas inspecteur de la Sûreté parisienne? —Oui, madame. —J'ai donc double raison d'avoir confiance en vous, car vous m'avez sauvé la vie, et, d'autre part, vos fonctions vous permettent de me poser certaines questions. Eh bien, monsieur, tout ce que je puis vous dire, vous allez l'entendre maintenant. Le docteur fit un mouvement pour se retirer. —Oh! restez, monsieur Bonnin, restez, je vous en prie! dit